

QUELQUES EXTRAITS DU LIVRE

« MÉMOIRES D'UNE ENFANCE À LE GARDEUR »

par Edmond Robillard, o.p. de l'Académie des Lettres du Québec, 2001

« Mon père, très probablement d'origine normande, était le fils d'Edmond Robillard, propriétaire d'un magasin général, à Saint-Paul l'Ermitte (aujourd'hui Le Gardeur) à trente kilomètres à l'est de Montréal, sur la rivière l'Assomption. C'est donc dans ce village que je fus baptisé et que j'ai vécu l'enfance, l'adolescence et la jeunesse dont je vais parler. Saint Louis, roi de France, nous raconte Joinville, ne voulait être dénommé que Louis de Poissy, souvenir de la petite église où il avait été baptisé ; pour cette noble raison, j'ai toujours entendu être et rester un petit Robillard de Saint-Paul l'Ermitte.

Ma mère, pour sa part, était la fille d'Édouard Jeannotte, dit Lachapelle, dont l'ancêtre, Marin Jannot (prononcez Marin « Janneau »), originaire de La Chapelle-Monthodon (Château-Thierry), était venu à Montréal au temps de Maisonneuve, et y avait épousé Françoise Besnard en 1655. Elle était fille d'habitant, comme on disait en ce temps-là, c'est-à-dire fille de fermiers ou de cultivateurs.

Je doute que Robillard et Lachapelle aient été extrêmement flattés de cette alliance, car nos villages avaient leurs castes et leurs classes, longtemps avant que personne eût pensé que ce fût là pour les humains une raison de s'entretuer. Il n'en restait pas moins que, pour ceux du patelin, ma mère avait épousé un petit commerçant et mon père une fille d'habitant, ce qui n'allait pas sans nuances péjoratives, de part et d'autre : chaque moitié se croyant infiniment supérieure à l'autre.

Né vers onze heures, je fus baptisé l'après-midi même, par l'oncle Hormisdas, frère de ma mère et curé de Vacluse (Saint-Gérard-Majella, près de l'Assomption et non pas d'Avignon (ô Pétrarque !)) Ma mère, vive comme une truite, exigea de son cher frère cette course contre la montre, pour empêcher, si on retardait le baptême, que le diable, comme les Allemands d'outre-Atlantique, n'eût le temps de se construire en moi des casemates inexpugnables sur des saillants quelconques... » (p. 10 et 11)



« Mes parents Jeannotte (dits : Lachapelle) venaient de Mascouche. Or, autre particularité, ces mêmes Jeannotte s'appelèrent un temps, paraît-il, Lachapelle à Mascouche et Jeannotte à Saint-Paul l'Ermitte, jusqu'à ce que, pour des raisons obscures, les Lachapelle de Mascouche devinssent des Jeannotte, et les Jeannotte de Saint-Paul l'Ermitte des Lachapelle... Entre-nous, faut-le faire ! car vous pouvez bien changer votre nom aussi souvent qu'il vous plaira, les gens, eux, continueront de vous appeler comme ils l'ont toujours fait... Comment les Lachapelle et les Jeannotte ont-ils convaincu leurs concitoyens de changer ainsi leur manière de les dénommer ? Il n'y a qu'au Québec que cela pouvait se faire, et peut-être aussi bien dans la Vieille France, avec tous ces noms de soldats : Laframboise, LaDéroute etc. qui ne tenaient pas à laisser leur nom dans l'Histoire, ni surtout à être identifiés... » (p. 12)



« Pour bien situer le lecteur, j'en reviens, pour un instant, à ce village de Saint-Paul l'Ermitte (aujourd'hui Le Gardeur), à l'est de Montréal, qui fut le jardin paisible de mon enfance et de mon adolescence, encore qu'après l'âge de dix ans, collégien et pensionnaire, je ne l'habitai guère que pendant les vacances d'été ; alors qu'à la campagne, à cette époque, le temps du bon voisinage était l'hiver.

Ce village était moins banlieue de Montréal qu'il n'est aujourd'hui. On n'y avait pas encore fabriqué de munitions (plan Cherrier). Les seules usines en étaient deux boutiques de forge, une scierie, une briqueterie (qui appartient un temps à mon grand-père Lachapelle, et qui n'était plus là quand je naquis). À peu près tout se fabriquait à domicile : savon, crèmes, fromages etc. Les fermes se juxtaposaient en longs parallélogrammes, perpendiculaires à la rivière de l'Assomption qui, chemin qui marche et pareils en cela aux bayous de la Louisiane, avaient été longtemps, entre villages, la seule vraie voie de communication.

Autour de l'église quelques maisons plus cossues groupaient le médecin, le banquier, deux magasins généraux (Séguin et Robillard) et le château Archambault où l'on admirait de loin, à travers une grille de fer forgé, de vrais cygnes (car fils d'habitant on ne m'aurait pas fait prendre un canard pour un cygne !), qui se dodelinaient sur un petit étang. Edmond Archambault, marchand de musique de Montréal, propriétaire de ce château était un parent et fut un compagnon très proche de mon grand-père Robillard, après que sa mère, veuve, fut revenu vivre au foyer paternel. Je n'ai jamais visité ce château, vu à travers la grille, comme j'ai dit, car le cousin Archambault, célibataire, ne fréquentait personne et n'invitait personne à le fréquenter. On racontait qu'au temps de ses amours des gens s'étaient interposés entre sa future et lui, après quoi, il avait rompu avec elle et avec tout le monde, sauf une de ses sœurs, Anna, qui semble jusqu'à la fin avoir veillé tendrement sur lui. » (p. 18)



« Entré dans le monde, en décembre 1917, Robillard et citadin, j'allais, deux ans plus tard, en octobre 1920, me retrouver Lachapelle et campagnard : ce qui n'allait pas simplifier le problème de mon identification.

Mes parents, en fait, habitaient alors provisoirement Saint-Paul l'Ermitte, dans une maison voisine du presbytère, du côté ouest, maison qui était une des propriétés de grand-père Robillard ; mais j'avais depuis gagné Montréal et j'habitais à la Pointe Saint-Charles, rue Ryde (coin de Charlevoix), à deux pas du canal Lachine et d'un de ses ponts tournants (si tant est qu'il y en ait eu plusieurs). Ma naissance avait été suivie de celle de mes deux sœurs, Charlotte et Thérèse... » (p. 30)



« Ma mère, pour en revenir aux sources plus immédiates de mon existence, incarnait excellemment deux éléments spécifiques des Jeannotte : le souci d'une belle élocution, et celui du mot d'esprit. « Ta mère », disait son frère, l'avocat, qui était une manière de puriste, « ne faisait jamais de faute de français en parlant ». Chez les Jeannotte de Mascouche, justement, on était pointilleux sur ce point. Je me souviens avoir entendu ce même oncle, au beau milieu du banquet du Nouvel An, interpeler son fils, âgé d'au moins quarante ans, lui-même avocat, pour lui signaler qu'il venait de commettre un anglicisme. Par ailleurs, ceux qui ont écouté le ténor Jean-Paul Jeannotte, savent ce que signifie une articulation impeccable. » (p. 34)



« Grand-mère, de son côté, si bonne et patiente qu'elle eût été, semblait avoir refoulé depuis longtemps, dans son cœur de femme, toute émotivité. Ce qui ne l'empêchait pas, je l'ai bien donné à entendre, d'être très enjouée et d'accomplir rigoureusement son devoir d'épouse et de mère, répondant sans résistance à l'appel fatidique, qui suivait la prière du soir, de grand-père : « Clotilde, le lit...te! »... Son du cor d'Hernani, qui mettait fin chaque fois, hélas ! à l'un de mes contes préférés.

Elle obéissait, mais il semble que le cœur n'y était pas. Dans ce drôle de pays qu'était le mien, il n'apparaissait jamais que mariage et tendresse, et même, maternité et tendresse dussent aller de pair ; ce qui, par la suite, m'a fait beaucoup réfléchir. » (p. 37)



« Grand-père Robillard eut quatorze enfants, dont quatre seulement survécurent : Willie, mon père, Juliette, la mère adoptive de ma sœur Thérèse ; Marguerite et Lionel. Tous habitèrent longtemps Saint-Paul l'Ermitte, dans la demeure attenante au magasin, et qui jouxtait le château Archambault.

Mais venons-en à mon père et à la vie du village, telle qu'on me l'a surtout racontée. Le magasin général et la boutique de forge étaient les centres sociaux et lieux par excellence de la vie communautaire. Tout commençait ou finissait là, plus encore qu'à l'église. Qu'est-ce qui ne se racontait pas pendant qu'on ferrait un cheval ou qu'on faisait ses emplettes! » (p. 50)



« Tout le reste, pour autant que je sache, s'acheva pour moi de la manière suivante. Mon père enfin marié, ayant perdu son commerce de la rue Joliette, après la naissance de Pauline, Gabrielle et Anatole, revint pour un temps travailler, comme employé de grand-père, à Saint-Paul l'Ermitte. C'est là que naquit ma sœur Martine, dans une maison de Joseph Rivet, le long du chemin de la Presqu'île. Puis, après un nouveau déménagement, je daignai naître moi-même, à Le Gardeur, au 369 de la rue Notre-Dame, dans une maison appartenant au grand-père Robillard, voisine du presbytère.

Après quoi, comme j'ai expliqué, nous gagnâmes Montréal et la Pointe Saint-Charles, où nous habitâmes le deuxième étage d'un édifice maintenant démoli de la rue Ryde, au milieu d'une population d'immigrants. L'oncle Anatole, jeune avocat, vivait à quelques rues de là et passait souvent voir sa chère Marie, dont il goûtait l'esprit et les ripostes. Il en repartit avec son épouse, au lendemain de la mort de ma mère, emportant ma sœur Charlotte qui devint ainsi sa fille adoptive... » (p. 56)



« J'avais deux ans et onze mois ; ma tête était pleine d'événements incompréhensibles et j'allais devant moi avec plus d'incompréhension encore. L'adoption ce fut tout d'abord cela pour moi : l'entrée, comme Champollion, dans le désert de la Lybie, les hiéroglyphes et le dépaysement total... » (p. 58)



« Catherine était le type parfait de la maîtresse femme (Proverbes, 31 10). Aînée, elle avait pratiquement élevé sa propre famille de dix enfants, avec l'aide de ses sœurs plus jeunes, Marie et Anna : sa mère ayant, sur ce plan, le talent de se faire admirablement servir par ses filles, sans qu'elles s'en aperçussent jamais... J'ai observé ce phénomène de près, à la source même, parmi des cousins ou des cousines qui n'étaient pas tout à fait mes cousins ni cousines, dont je ne pus jamais définir les liens de parenté avec moi (sans des explications qui risquaient chaque fois de me faire passer pour le plus grand menteur de l'histoire), Catherine était en effet la cousine de mon oncle, à je ne sais plus quel degré : Édouard l'ayant connue par l'intermédiaire de son cousin Charles, de Mascouche, qui lui avait appris qu'il y avait des cousines, à Belœil... en âge de convoler... » (p. 60)



« Catherine avait tout contre elle. Elle était une Jeannotte, dans une famille de Jeannotte, mais une Jeannotte de... Belœil et donc une étrangère à Saint-Paul l'Ermitte! Et Belœil était déjà une petite ville ; donc une localité tellement plus importante que Saint-Paul l'Ermitte. Enfin, Belœil siégeait sur les bords du Richelieu (rivière historique) et bien autre chose que la petite rivière de l'Assomption ; de plus, à Belœil, il y avait les pommes de Saint-Hilaire et une montagne tellement plus attrayante que les maigres et monotones petits bois de la Presqu'île ou de Repentigny ! Vous ne connaissez rien aux villages d'autrefois, si vous perdez la considération de ces détails. » (p. 75)



« Catherine avait eu, sur sa ferme, une jeunesse rangée, laborieuse ; ou plutôt n'avait pas eu de jeunesse, comme les gens de sa classe, attelée au joug depuis l'enfance. Elle ne comprenait donc pas qu'on pût prendre la vie à la légère ni surtout arborer cette fierté des Lachapelle, qui s'imaginaient que la terre entière leur appartenait, et qui se gaussaient allègrement des « petits commerçants » comme mon père et des « petits notaires » qui crevaient de faim dans les rues de Montréal. « La moitié du monde se moque de l'autre », dit Blaise Pascal ; mais il reste une troisième moitié, oserai-je dire, qui rit peu ou ne rit jamais. Catherine en tout cas, à ce moment de sa vie, était de cette troisième moitié, qui prend tout à cœur et fort mal. Elle changera beaucoup par la suite, mais je serai loin de chez nous en ces temps-là. » (p. 77)



« Mon père se maria, effectivement, le 5 octobre 1926. Ainsi, mon avenir immédiat se précisait : je resterais à Saint-Paul l'Ermitte, entre un oncle et une tante, qui n'auraient plus désormais à craindre que je m'attache trop à eux...

Si Catherine alors m'avait sauté au cou ou si Édouard m'avait pris dans ses bras en riant de ce rire énorme qui lui était familier, tout aurait été bien différent ! J'aurais ri et pleuré entre leurs bras, comme j'aurais voulu le faire, tous les jours, depuis la mort de ma mère... Mais toutes les bouches restèrent cousues, la mienne et celles de mes parents.

Les distances demeuraient les mêmes : illimitées. Jour après jour, je compris mieux seulement avec l'âge, que je serais toujours un enfant élevé par charité, à qui on demanderait surtout de ne pas l'oublier et d'être bien sage, comme on le demandait à ma sœur Pauline, qui était l'aînée et devait donner l'exemple! » (p. 172)



« Papa marié, la maison se vida presque. Pauline, l'aînée, après avoir passé une année chez grand-mère Lachapelle, qui s'était brisé une hanche, puis un poignet, entra en communauté, chez les religieuses de la Congrégation, où elle enseigna la musique, jusqu'à 80 ans et plus...

Elle eut cependant, avant d'entrer au couvent, le privilège d'être presque la mère de ma demi-sœur Françoise, née le 17 octobre 1927 et que notre belle-maman, un peu âgée, hésitait à baigner, ne sachant pas trop comment manipuler un petit être si fragile. Pauline, pour sa part, qui s'était déjà occupée de nous tous, gardait pour ces soins un certain entraînement. Par ailleurs Françoise, notre nouvelle sœur, jolie, éveillée, se révéla très tôt volontaire et vive comme l'avait été Gabrielle. » (p. 176)



« Quand je retournai à la maison, pour les vacances de Pâques, l'oncle avait vendu sa ferme et habitait maintenant une magnifique demeure, près de la rivière. On m'y avait réservé un cabinet d'étude, au premier... Je compris que mon entrée chez les moines signifierait aussi la perte de cela, longtemps souhaité, jamais goûté. Tentations de saint Antoine !

Pour le dîner de Pâques, Catherine avait invité mon frère et mes sœurs et je dus leur faire connaître ma décision, maintenant officielle, d'entrer chez les Dominicains. Il y eut un moment de surprise, puis d'émotion... Enfin, après de longs échanges, une de mes sœurs eut l'idée d'ouvrir la radio, pour écouter les dernières chansons françaises à la mode, que personne ne voulait manquer, et ce fut tout juste pour entendre Jean Clément entonner :

Ah! si la vie était un long baiser,

J'aurais choisi ton sein, pour m'y blottir.

Dans l'éternelle crainte du réveil... Un éclat de rire accueillit cette intervention imprévue dans nos affaires ; aussi, après avoir refermé l'appareil, nous optâmes pour une partie de cartes... » (p. 318)



« Après ce congé de Pâques, (une nouveauté dans notre vie de pensionnaires), je retournai au collège et repris ma course laborieuse vers le baccalauréat, la distribution des prix, le dernier adieu des finissants le dernier regard sur cette Alma Mater dont nous allions garder à jamais l'empreinte.

Ici avaient passé avant nous Wilfrid Laurier, Amable Jetté, Mgr Charlebois, probablement Israël Tarte : des hommes d'élite, des missionnaires, des évêques... Ici le Québec s'était donné, par la vie pauvre et sacrifiée de quelques fondateurs (les Meilleur, Labelle, Cazeneuve), un arsenal d'hommes d'État et d'hommes d'Église, qui avaient assuré sa survie et même fondé le commencement de notre vraie grandeur... Mais nous sentions aussi vaguement qu'un lourd destin pesait sur nous et nos institutions.

Le Québec était de nouveau engagé dans une lutte pour le pouvoir politique, qui nous en révélait en même temps toutes les turpitudes et les impuissances. J'avais fait, dans la cour du collège, quelques discours en faveur de Paul Gouin et de l'Alliance libérale-nationale. Idéaliste, je voulais l'épuration de la conscience politique... Armand Lavergne m'inspirait. Je continuais de croire que nous étions un peuple qui ne sait pas mourir ! J'allais découvrir qu'on pouvait le lui apprendre... » (p. 320)



« Avant de quitter Saint-Paul l'Ermitte, je me retrouvai parmi mes amis pour une dernière soirée. Françoise était là et je dansai avec elle toutes les valse que je pus. J'aurais voulu coller ma tête sur son épaule, pleurer comme un enfant désespéré, mais il ne le fallait surtout pas. Elle consentait à tout, la rage au cœur probablement ! Je la savais triste et voulais lui laisser un message de joie ; au dernier moment, je lui donnai un baiser d'adolescent, et m'enfuis comme un canard sauvage. » (p. 321)

Extraits sélectionnés par Gilles André Lachapelle, Repentigny, septembre 2014

RETOUR AU SITE DE L'ADMJL : http://www.marinjannot.org/edmond_robillard.html